

Comment les jeunes de quartiers dits "sensibles" perçoivent-ils la société dans laquelle ils évoluent?

Dalila Belgacem

École Nationale de Protection Judiciaire de la jeunesse, Amiens, França

dalila.belgacem@voila.fr



Educação: teoria e prática, Rio Claro, SP, Brasil - eISSN: 1981-8106

Está licenciada sob [Licença Creative Commons](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Résumé

La perception qu'ont certains jeunes de la société dans laquelle ils évoluent nous donne un éclairage et une compréhension quant aux phénomènes de violence que manifestent certains jeunes. Ce qui révolte les jeunes, c'est bien l'injustice et le manque de "règles" et de "repères", comme si plus rien n'avait de "sens". Apparaissent ainsi des confusions possibles entre les faits contingents et les faits essentiels, et se développent chez certains jeunes des sentiments d'envie et de jalousie. De plus, avec l'évolution des sociétés et avec la "disparition" des rites traditionnels, l'adolescent se trouve désormais confronté au seul rite qui existe aujourd'hui pour passer du mode de l'enfance à l'âge adulte : l'école. Mais ceux qui ne sont pas scolarisés se créeront d'autres rites, et c'est ici, à notre sens, que le jeune risque d'être "coupés" ou "séparés" de la société. Face à cette évolution, les jeunes peinent à accéder à des modèles identificatoires ou à des modèles de conduite.

Mots clés : Jeunes. Violence. Sens. Modèles identificatoires.

How do young people from so called "rough area" perceive the society where they are evolving?

Abstract

What young people see from the society they are evolving in gives us a clue about and an understanding of the reasons why they sometimes become violent. Young people are revolted because they feel like a lot of things are unfair; they miss “moral values” and “points of reference”, as if nothing made “sense” anymore. Then, consumer society leads some young people into confusing reality with fictional fact and ultimately creates envy and jealousy. With the evolution of society and the fact that traditional rites “disappear”, young people are faced with the only rite that still exists to “jump” from childhood to grow-up world: school. But those who are not going to school will have to find and search for other “rites of passage ” and we think that this is a major risk for young people, because this is where they could be “separated” from the society. Having to deal with this evolution, young people have some problems finding people they can identify themselves with.

Key words: Young people. Violence. Sense. Identity.

Parler de jeunes de quartiers dits sensibles, ne correspond pas du tout à ce que sont réellement ces jeunes. Les appeler ainsi, n'est-ce pas poser une “ étiquette ” sur ces jeunes ? Pour nous, ce sont essentiellement des jeunes, pour certains d'entre eux, des adolescents, qui sont à un âge où plusieurs bouleversements viennent s'opérer aussi bien du point de vue psychique, que corporel ou social. C'est donc une période de la vie où le sujet est dans une recherche de “ qui il est ”. C'est aussi une période qui entraîne souvent des transgressions et des transformations que le jeune peut manifester aussi bien au sein de son établissement scolaire, si celui-ci est scolarisé, qu'en dehors de son établissement.

S'intéresser à la perception qu'ont certains jeunes de la société dans laquelle ils évoluent, et plus particulièrement comprendre la façon dont ces jeunes expliquent la violence qu'ils perçoivent ou expriment - thèse développée dans cet article - nous donne un éclairage et une compréhension quant aux phénomènes de violence que manifestent certains jeunes autour et/ou au sein des établissements scolaires.

Pour ce faire, afin de développer notre thèse, nous abordons, dans une première partie les caractéristiques générales du groupe d'étude : âge des sujets, niveau d'études, origines culturelles et infractions commises. Dans une seconde partie,

nous nous intéressons à la signification que prend la violence pour ces jeunes : quelle place prend le regard de l'autre dans les agissements du jeune, et que recherche-t-il à travers les actes qu'il pose et y voit-il un sens quelconque? Et enfin, nous nous demandons ce que reflète la société pour ces jeunes: il s'agit de se demander s'il n'y-a pas confusions entre les faits essentiels et les faits contingents et, l'envie et la jalousie qu'expriment certains jeunes ne sont-ils pas des sentiments présents du fait de l'évolution des sociétés qui n'offrent plus des repères clairs, cohérents et sécurisants?

Caractéristiques générales du groupe d'étude

Notre groupe d'étude se compose d'un échantillon de 60 jeunes âgés de 16 à 20 ans répartis en deux groupes : 30 sujets de sexe féminin (f) et 30 sujets de sexe masculin (g). Ils sont de différentes origines (cambodgienne, française, maghrébine, thaïlandaise). Ces jeunes sont issus de quartiers dits "sensibles" dans des villes du Nord de la France : Halluin, Roubaix et Tourcoing. Ils sont dits "sensibles" car les statistiques relèvent la présence d'une certaine violence et de délinquance.

Nous contactons différentes associations s'occupant de jeunes : un centre de prévention et deux centres sociaux. Nous interrogeons également des jeunes qui ne font pas partie de ces structures: ils sont là, au coin d'une rue, non loin de ces centres, et acceptent, à notre demande, de participer à notre étude.

Nous avons réparti les sujets en nous basant sur la classification de M. Backes-Thomas (1969). Sa classification permet de distinguer les jeunes en fonction de leur niveau d'étude. Niveau A : sans emploi (5 garçons et 3 filles), Niveau B : BEPC/CAP (5 garçons et 5 filles), Niveau C : 2nd/BEP (13 garçons et 11 filles), Niveau D : BAC (1^{ère} et terminale ; 5 garçons et 8 filles), Niveau E : universitaire (2 garçons et 3 filles).

Parmi ces jeunes, 50% des garçons et 53% des filles répondent qu'ils ont commis au moins une infraction. Parmi ces 50% de garçons, 40% ont commis des vols, les 10% restant ont commis des "casses", des agressions ou de petites infractions (infraction au code de la route : brûler un feu rouge ou rouler sans permis). Chez les filles (53%) : 40% ont commis des vols, les autres ont commis des agressions ou de petites infractions (frauder les transports en commun, entrer dans un lieu privé, etc.).

Suite à ces infractions, 80% des garçons disent ne pas avoir eu de sanctions contre 63% chez les filles. Parmi ceux qui ont eu des sanctions, soit 20% chez les

garçons, elles se répartissent de la manière suivante : prison, prison plus T.I.G. (Travaux d'Intérêt Général), retrait de permis plus une contravention, garde à vue, etc. Parmi les filles, soit 37% d'entre elles : 23% ont eu une contravention et les autres ont eu diverses sanctions, six mois de sursis, garde à vue, placement en foyer, etc.

Par ailleurs, 87% des garçons ont déjà eu affaire à la police, contre 57% chez les filles. Parmi les 87%, 76% ont eu affaire à la police pour un contrôle de papiers, les autres pour port de substances illégales, problèmes de bagarres, pour avoir roulé sans permis, pour avoir roulé sans casque. Concernant les filles (57%) : 40% ont eu affaire à la police pour un contrôle de papiers, et les autres pour diverses infractions comme des vols, des entrées dans des lieux privés avec d'autres jeunes, ou encore pour avoir roulé sans permis.

Incompréhension des jeunes et réactions violentes

Pour recueillir et analyser les réponses des jeunes, nous utilisons : entretien individuel, questionnaire et test de personnalité (test des trois personnages). Dans un premier temps, l'entretien est directif, basé sur un questionnaire. Nous proposons au jeune de répondre aux questions, nous notons les réponses, puis vient l'entretien d'enquête. Ensuite, nous effectuons un entretien semi-directif : passation du test des trois personnages et entretien d'enquête. Les données recueillies sont d'abord quantitatives, nous procédons ensuite à une étude qualitative.

Aux vues des résultats, il ressort que l'incompréhension sociale des jeunes entraîne, chez certains d'entre eux, des réactions parfois violentes. Et la violence vécue par certains jeunes exprime en effet qu'ils éprouvent un sentiment d'injustice et d'iniquité. Les jeunes se heurtent à la société car elle est le seul espoir qui leur reste, ce qui signifie qu'ils ont besoin d'aide, qu'ils sont mécontents et qu'ils veulent qu'on les entende.

Ce qui revient assez souvent dans les réponses de certains jeunes de notre groupe d'étude, est que la violence qu'ils expriment est une réponse aux injustices et aux inégalités auxquelles ils sont parfois confrontés : *“ la violence est due à une incompréhension, il faut être quelqu'un pour être respecté [...]. Quelqu'un, avoir une situation ”* (g, 16 ans).

Beaucoup de jeunes sont conscients des difficultés de la vie, de la nécessité de

travailler, d'avoir une situation, un métier, mais pour beaucoup d'entre eux, la société ne leur donne pas de travail et encore moins à des jeunes issus de l'immigration : *“ C'est encore plus difficile pour des personnes d'origine maghrébine... ”* (g, 16 ans). C'est cela, expliquent certains jeunes, qui peut également conduire à des réactions violentes : *“ Ils nous voient, ils nous contrôlent n'importe où, ils s'en prennent toujours aux mêmes personnes [...]. Les gens ne parlent plus. On parle plus entre nous, des deux côtés. A force, c'est normal [...], les policiers, ils vont frapper un jeune, tous les jeunes vont intervenir. De la violence, il y en a de plus en plus [...]. Y'a un manque de dialogue avec les policiers. Les gens dans la rue nous regardent de travers, même les vieux ”* (g, 19 ans).

Comme l'exprime ce jeune, ce qui amène certains à des comportements violents est parfois le manque de dialogue ainsi que la manière dont les jeunes sont perçus. De plus, nous constatons que, non seulement les jeunes ne se sentent pas écoutés par la “ société ”, mais ils ne se sentent pas non plus écoutés par les autres jeunes ; d'ailleurs cette réponse de l'un d'entre eux le montre assez bien : *“ Le troisième, il veut organiser tout le temps des projets, mais personne ne l'écoute ”* (g, 18 ans). D'où la nécessité de mettre en place des “lieux” d'écoute pour certains jeunes.

Par ailleurs, d'autres jeunes disent se sentir “ mis à l'écart ” par la société : *“ Avant quand on passait, on se faisait pas traiter, maintenant on se fait traiter ”* (g, 19 ans). Et d'autres encore, répondent de manière assez confuse : autant ils disent ne pas percevoir de violence, autant, dans leurs dires, nous percevons une certaine amertume à l'égard de l'évolution de la société et des réactions parfois “ provocatrices ” en réponse justement à la violence qu'ils subissent. *“ On dit qu'il y a de la violence, mais moi, je ne l'ai pas encore vue, je ne la subis pas. C'est surtout ce qu'ils disent à la télé. Exemple, un soir je passais, il n'y avait plus de lumière dans la rue, je lui (une vieille dame) ai dit : ça fait peur d'être dans une rue avec un arabe ? Elle a eu peur, et elle est partie vite... En fait, ils (les gens) regardent trop la télé. Quand je regarde la télé, je rigole, ils (les médias) exagèrent. Pendant les présidentielles, ils ont pas arrêté de parler de l'insécurité. Et y'a eu Le Pen au second tour, comme par hasard après le second tour, plus d'insécurité. On va voir ce qui va se passer dans cinq ans. Le Pen sera plus là, ça sera Mégrez, et lui c'est pire ”* (g, 18 ans). Nous pouvons peut-être interpréter le comportement de ce jeune de la manière suivante : en provoquant cette personne, ce

jeune cherche à “ s’identifier ” à ce que la société véhicule (stéréotypes), à savoir “ les arabes font peur ” ; il se conduit de manière à être réellement comme “ les autres ” pensent qu’il est. Parfois donc, les jeunes “ provoquent ” l’autre afin de justifier les valeurs négatives véhiculées par la société.

D’ailleurs, plusieurs études montrent que les maghrébins venant des classes défavorisées sont particulièrement affectés par les représentations stéréotypées courantes et se montrent disposés à dévaloriser leur propre image (Tap, 1991 ; H. Malewska-Peyre, 1991a ; Vinsonneau, 1996) : “ ils prennent pour eux l’identité du paresseux, de l’incompétent, qui correspondent aux étiquettes racistes ”. De plus, souligne H. Malewska-Peyre (1991b), “ nous avons pu observer que les contradictions dans l’auto-évaluation et le choix de nationalité ambivalente par les jeunes immigrés étaient corrélés d’une façon significative avec la dévalorisation de l’image de soi ”.

L’importance du regard de l’autre dans les agissements des jeunes

En effet, certaines réponses nous montrent l’importance que revêt l’attitude de l’autre chez certains jeunes : “ Si une personne vient lui parler, il va lui répondre gentiment, c’est fonction de comment on leur parle ”. Cela souligne donc que les jeunes sont influencés par la réponse de l’autre : “ Exemple, ils (les jeunes) passent dans la rue, ils disent bonjour, la personne les regarde de haut en bas et elle ne dit rien quoi. Maintenant il y a plus de police. La société est de plus en plus violente. Les gens se disent “ t’oserais pas faire ça ”, alors l’autre le fait... ” (g, 16 ans).

Ces jeunes sont également influencés par le jugement que l’autre porte sur eux. Il ressort en effet que certains jeunes ont besoin de s’identifier à leur groupe d’appartenance qui est parfois mal perçu par la société dans laquelle ils évoluent et que, par ailleurs, certains d’entre eux sont très “ touchés ” par les valeurs négatives que véhicule cette société à leur égard. Ces remarques de jeunes mettent aussi en évidence que ce qu’ils recherchent, c’est un “ endroit ” où ils pourraient s’exprimer : “ Il faudrait plus de lieux pour écouter les jeunes, comme vous. Jamais je regardais la société, ça fait vraiment réfléchir ” (g, 16 ans). “ Il y a toujours des problèmes de racisme, la ville dans sa totalité. Nous, on fait partie d’une association “ étrangère ” (association ACA : Association Culture Avenir), si c’était une association française, cela aurait été différent, on aurait eu plus de choses. Il faudrait faire plus confiance aux jeunes ” (g, 16 ans).

“ Les événements du 11 septembre ont modifié l’attitude des gens par rapport aux arabes. Heureusement qu’il y a des structures comme la MJC et l’association ACA ” (g, 17 ans).

Nous constatons que les jeunes ont à s’adapter constamment à de nouvelles situations. Toutefois, comme le souligne Coslin (2002), *“ cette adaptation peut s’avérer difficile pour certains jeunes, et les problèmes normaux rencontrés par toute personne en devenir ne sont pas toujours résolus, en particulier lorsqu’ils sont aggravés par des facteurs biologiques, psychologiques, sociaux ”* et identitaires, ajoutons nous.

Que recherchent les jeunes à travers leurs actes ?

Nous constatons que certains jeunes de notre groupe d’étude expliquent les passages à l’acte en soulignant qu’ils expriment ainsi qu’on leur doit quelque chose et que c’est le seul moyen qu’ils ont trouvé pour le montrer.

A ce propos, une jeune fille nous informe, lors de l’entretien, qu’elle ne comprend pas l’attitude de ses professeurs, c’est pour ça qu’elle leur “ répond ”. De plus, elle vit le fait qu’elle est déscolarisée (pour causes d’agressions verbales envers les professeurs et absentéisme) comme une injustice : *“ Les profs ne cherchent pas à comprendre les jeunes [...], on manque d’endroits pour les jeunes, et on ne propose pas d’activité ”* (f, 16 ans). Il ressort que certains jeunes ne comprennent vraiment pas pourquoi ils ne peuvent pas agir de telle ou telle manière envers certains adultes, et ce, en particulier quand ils ont quelques difficultés d’insertion, comme cette jeune fille qui recherche un “ projet professionnel ” et qui n’a aucune piste tangible.

C’est donc parfois l’insécurité et/ou l’inquiétude face à leur avenir qui conduisent certains jeunes à des “ agressions ” verbales ; il semble que pour cette jeune fille, le fait “ d’agresser ” les professeurs est tout à fait justifié, puisque si elle est absente aussi souvent, ce n’est pas de sa faute mais parce qu’elle rencontre des difficultés d’ordre familial, et sa réponse consistant à dire : *“ ils ne cherchent pas à comprendre ”*, peut être “ entendue ” comme : “ ils ne cherchent pas à savoir si par ailleurs, nous n’avons pas de problèmes autres que scolaires ”. Cet exemple traduit le fait que cette jeune fille ne comprend pas la société (professeurs) et qu’en même temps, elle demande de l’aide en disant qu’il manque des endroits pour les jeunes.

Cet exemple rejoint ce que soulignent Braconnier et Marcelli (1998) quand ils

parlent des difficultés de l'adolescence, en particulier en ce qui concerne la nécessité de faire des choix, et ce, à tous les niveaux ; c'est ce qu'ils appellent *le temps des conquêtes et des choix*. L'adolescent doit désormais se construire ses propres *repères* et son propre *idéal* en se détachant de son enfance et en se différenciant de ses parents. Par ailleurs, nous soulignons également que cet *idéal* qui découle du narcissisme primaire, permet au *Moi actuel* de se référer à un *idéal* si nécessaire au bon développement de tout individu (Chasseguet-Smirgel, 1990).

Désormais, le jeune doit construire lui-même des projets et ne plus attendre passivement qu'on lui dise quoi faire, et il a du mal à le comprendre. C'est pourquoi des difficultés peuvent surgir ; en effet, le jeune risque parfois d'être confronté à des parents ou des adultes qui s'opposent à lui. Et, face à cette opposition, le jeune, selon le développement de sa personnalité, aura différentes conduites : il peut se soumettre aux autres comme il peut entrer en conflit et cesser toutes relations (Braconnier et Marcelli, 1998 ; Erikson, 1968). Les exemples qui suivent viennent confirmer cela : “ *Si on est délinquant, c'est parce qu'on n'est pas entendu ; comme ils ne sont pas entendus, ils agissent pour se faire entendre ; c'est un moyen d'expression* ” (g, 16 ans), “ *Les jeunes font trop de bordel, trop d'agressions car c'est les vacances. Ils font ça car ils se font chier, ils ont rien à faire, alors ils squattent et foutent le bordel. Ils cassent les voitures, volent des autoradios : ils sont cons... On est cons plutôt !* ” (Que pourrait-on faire pour améliorer les choses ?) “ *Il faudrait augmenter les services de police, remettre l'armée et l'école obligatoire jusque 18 ans* (g, 18 ans), “ *Pour moi, la justice n'utilise pas les bonnes méthodes pour maintenir l'ordre. Il y a des injustices, de l'injustice de la part des policiers, il y a du laisser-aller. En étant officiers de police, ils se croient tout permis. Pour moi, ils ne maintiennent pas l'ordre. Utiliser la violence contre la violence, c'est pas une solution. C'est surtout l'éducation des parents et le milieu dans lequel le jeune vit* ” (f, 19 ans).

Le manque de sens

On constate que ce qui révolte les jeunes, c'est bien l'injustice et le manque de “ règles ” et de “ repères ”, comme si plus rien n'avait de “ sens ”. D'une certaine façon, si l'enfant, ou plus tard l'adolescent, interpelle ainsi la société, c'est qu'un “ espoir ” subsiste, car explique Winnicott (1956), ce jeune recherche quelque chose quelque

part. En effet, nous constatons que certains jeunes recherchent sans cesse à transgresser les lois dictées par la société, et ce, afin de trouver une (ou des) limite(s). Et, comme nous le faisons remarquer, *“ la question est de savoir quel est le sens que la société va donner à ces interpellations des règles et de la loi. Le risque est grand qu'elle tombe dans le laxisme ou dans la répression, ce qui, dans un cas comme dans l'autre tend à rompre tout dialogue avec le jeune, alors que cette interpellation vise plus ou moins consciemment à provoquer sa réaction ”* (Coslin, 2002, p. 14). Selon Coslin, cette interpellation a une *valeur de communication dialectique*, mais le jeune remet en cause la conformité des conduites que lui propose la société car il n'a pas participé à l'élaboration et à la définition de ces modes de vie, d'où la nécessité de le faire participer à la vie de sa “ cité ”.

Nous constatons donc que certains jeunes se sentent quelque peu exclus, dévalorisés et incompris, et qu'ils expriment ce qu'ils ressentent par la provocation, la violence et la transgression. Il ne faut pas perdre de vue que ces transgressions et provocations sont aussi un moyen vraiment nécessaire pour progresser et aller de l'avant. En effet, les jeunes recherchent ainsi leurs propres limites et celles d'autrui. Par leurs oppositions, les jeunes affirment leurs identités de jeunes et leurs singularités et tentent de s'accorder et de se “ trouver ” une place, ou du moins une identité au sein de la société. Car, c'est aussi en transgressant la loi que les jeunes se construisent, ils peuvent ainsi se rendre compte que les parents ou les adultes ne sont pas tout-puissants et qu'eux aussi ont leur mot à dire. Toutefois, comme le souligne Coslin (2002), ils le font parfois en se trompant et de manière maladroite. Et, pour que cette transgression se traduise de manière “ satisfaisante ” pour le jeune et son environnement, il faut que celui-ci soit à même de porter un jugement critique et sur lui-même, et sur la société dans laquelle il évolue, ce qui semble faire défaut à certains jeunes. Il s'agit alors de faire participer davantage les jeunes à la construction de la “ cité ” en les écoutant et en sachant leur donner la parole. Nous avons d'ailleurs l'impression que les jeunes se confrontent directement à tout ce qui symbolise la société (police, école, etc.), comme s'ils recherchaient, à travers ces “ représentants ” de l'ordre public, *quelqu'un* ou *quelque chose* qui puisse les aider ou, au moins, les écouter.

Il s'agit également, comme le souligne Maffesoli (1979), de prendre en compte ce

qui fait la spécificité de chacun, en constatant qu'il existe des différences et des inégalités dans la société d'aujourd'hui, et que vouloir le nier est une manière de "nier" les individus. Vouloir "uniformiser" les individus, c'est nier la subjectivité de chacun d'entre nous (Ibid.), et c'est peut-être aussi cela que les jeunes contestent.

Que reflète la société pour ces jeunes ?

Il apparaît, à travers les résultats de notre étude, que pour des raisons culturelles, la société reflète, en les grossissant, les maux dont souffrent certains jeunes. Ceux-ci semblent en effet persuadés que la société détient ce qu'ils n'ont pas pour se construire, à savoir, des repères et des valeurs. Nous constatons que ceci est lié au fait que d'une part, il n'y ait personne pour expliquer et faire lien entre les uns et les autres, d'où le besoin de mettre en place des médiations. Et que d'autre part, les dispositifs mis en place par la société envers certains jeunes ne prennent pas toujours en compte leur spécificité et leur parole. De plus, l'adolescent et l'enfant d'aujourd'hui sont confrontés à un monde où les repères et les valeurs sont de plus en plus difficiles à "trouver".

Des confusions possibles

Les jeunes sont en fait face à un monde qui leur offre, à travers une *lucarne*, un semblant de monde, on pourrait même dire un *bout de rêve*, qui leur semble *réel* (Deligny, 1946). C'est d'ailleurs ce que nous constatons auprès de notre groupe d'étude : l'analyse des résultats du questionnaire montre que pratiquement aucun garçon et seulement 7% des filles répondent que pour se détendre, ils vont au théâtre, et aucun d'entre eux, filles et garçons confondus, ne répond : lire un livre. Par ailleurs, environ la moitié des jeunes que nous interrogeons répondent qu'ils écoutent de la musique pour se détendre. Donc on le voit clairement, il y a bel et bien une perte d'intérêt de la part des jeunes pour des loisirs dits "culturels". La réponse d'un jeune garçon met en évidence que l'évolution de la société ne les laisse pas indifférents : "*Le loft du samedi soir, c'est une apologie du sexe. Les films pornos sont trop accessibles, l'alcool en vente libre, pénalisation du cannabis, etc. Autrefois, c'était mieux parce que l'humanité n'était pas encore à ce stade d'exploitation des ressources. Y'avait pas de pub, y'en avait mais*

d'une forme plus noble, il y avait les marchés... ” (g, 20 ans). La réponse de ce jeune nous semble intéressante car il souligne l'évolution de certains programmes télévisés, à savoir “ l'apologie du sexe ” et des émissions où les jeunes deviennent des stars en n'ayant aucune “ aptitude ” particulière, en ne fournissant aucun travail, mais en se “ montrant ” tout simplement. N'est-ce pas là une manière de véhiculer des choses complètement fausses et “ illusoires ” ? Cela n'est pas sans nous faire penser à ce que Merton explique (1965) : que la société met en “ exergue ” un certain type de réussite (devenir une star ou millionnaire) sans pour autant se soucier que des milliers de personnes regardent cela et que certaines d'entre elles tentent de s'inspirer de *ces images* pour se créer leur propre existence.

Par ailleurs, comme le souligne très justement l'étude de Wallet et al. (2004), *“ dans le monde actuel, l'influence des autres (le “ qu'en dira-t-on ? ”) mais aussi l'influence des informations médiatiques brutes ne permettent pas, à nombre de sujets, de différencier les faits essentiels des faits contingents, entre les domaines fondamentaux et fortuits. La société “ consumériste ” rend le sujet de plus en plus “ spectateur ” et ne permet pas de stimuler les capacités d'analyse de chacun ”*. Il est intéressant de constater, comme le souligne cette étude, que certains sujets, même s'ils ont acquis le sens de la loi objective et celui de l'explication causale fondé sur la capacité de vérification expérimentale, ne sont pas capables d'en faire usage dès lors qu'ils sont concernés directement. Cette incapacité de raisonnement sur certains sujets qui les concernent est à relier

aux influences internes de l'affectivité personnelle ou externes à celle-ci, exercées en général par l'environnement physique et humain. Les conflits “ socio-cognitifs ” auxquels sont confrontés les sujets dans leurs expériences de vie sont formateurs pour eux, à condition qu'ils puissent les assimiler sans être dépassés par eux et les utiliser pour leur gouverne personnelle (Ibid.).

Il s'agit donc, pour la “ société ” (médias, travailleurs sociaux, etc.), d'analyser de près ce qu'elle véhicule, sinon nous risquons de nous confronter à des jeunes pour qui seul le paraître aura de la valeur. Et c'est très certainement ce type d'évolution qui conduit les jeunes à se construire en “ faux Self ”, ce que reprend Riard (1998) quand il parle “ *d'appropriation en surface* ” donc “ *fausse* ”.

L'envie et la jalousie

Comme le note très justement Lesourd (1998), les adolescents en difficulté ont toujours exprimé la souffrance de leur situation subjective dans des *agirs*. Mais, ajoute-t-il,

Si les agirs restent les mêmes – la délinquance comme question à la loi, la toxicomanie comme question à la jouissance et le passage à l'acte sexuel comme question à la sexuation du corps – ce qu'expriment ces comportements adolescents, apparemment identiques, a fondamentalement évolué (Ibid., p. 35).

Pour Lesourd, ces changements de sens des agirs expriment non pas la révolte contre le père, comme dans les années soixante-dix, *“mais bien plus une quête désespérée de séparation d'avec l'univers angoissant de la jouissance de la mère archaïque”*.

Il constate par ailleurs qu'il existe aujourd'hui un autre type de délinquance (augmentation des agressions, non plus contre les biens, mais contre les personnes) qui fait parler de la violence des jeunes par les médias, *“ce qui semble central est la dimension du regard de l'autre perçu par le jeune”*. Et il ajoute, *“nous pourrions parler dans ce cadre d'une attitude paranoïaque du sujet face au regard de l'autre”*. Il explique ceci en parlant de rapports modernes des adolescents au lien social. Pour lui, cette perception paranoïaque du regard que l'autre porte sur le sujet renvoie directement à la constitution subjective du *Moi* au temps du *stade du miroir* *“dans lequel le sujet devenu adolescent semble être encore englué”* (Ibid., p. 37). En reprenant D. Lachaud (1988)¹, il explique cette *violence destructrice de l'autre* en reprenant la distinction que celle-ci effectue entre *la jalousie* et *l'envie*. *“Le regard d'envie anéantit le sujet lui-même”* alors que la jalousie *“reste prise dans le rapport au semblable”*. Ce qu'il souligne rejoint un peu ce que nous évoquons quand nous parlons de la société pour les jeunes, à savoir : qu'elle est à leurs yeux un *“miroir grossissant”* des maux dont ils souffrent. Il écrit,

Le regard de l'autre insupportable pour l'adolescent doit être compris comme le retour sur le sujet du regard qu'il porte sur l'autre, comme le retour d'envie qu'il porte sur l'autre, et c'est ce regard d'envie qui est au cœur de la violence narcissique des adolescents (Ibid., p. 37).

¹ Lachaud, D. (1988). *Jalousies*. Paris : Denoël.

Selon Lesourd, le regard d'*envie* exclut le sujet de ce qui est perçu. Le sujet semble anéanti et ce qui prévaut, c'est le réel subjectif et non la réalité. Contrairement à *la jalousie*, où *l'autre existe* mais est coupable d'avoir pris la place du regardant. *La jalousie* entraîne la rivalité entre deux sujets alors que *l'envie* entraîne la guerre, car ce qui est recherché dans ce cas, ce n'est pas la place de *l'autre*, c'est la destruction ou l'anéantissement de *l'autre* qui n'existe pas, mais qui symbolise la place dont le sujet est exclu.

Cette explication, nous la trouvons d'autant plus intéressante que nous pensons que le risque encouru pour les sociétés actuelles est le suivant: qu'à force de prodiguer de " faux " semblants, de " fausses réalités ", la réalité du spectacle, les jeunes risquent d'être entraînés dans ce désir de vouloir posséder *la place de l'autre* et d'avoir envie d'avoir ce qu'ils n'ont pas, c'est-à-dire " être à la place " de, en l'éliminant. C'est pourquoi, nous pensons qu'il devient de plus en plus urgent de mettre en place des structures de proximité offrant aux jeunes la possibilité d'être entendus, mais au-delà des difficultés apparentes dans lesquelles ils se trouvent. Nous pensons que certes, il faut prendre en compte les difficultés sociales et familiales auxquelles les jeunes sont confrontés, mais qu'il faut également, et surtout, prendre en charge les difficultés psychiques et les contradictions auxquelles ils sont également confrontés. C'est-à-dire qu'il faut absolument s'intéresser au fonctionnement interne du sujet, et pour cela, la mise en place de structures avec une équipe pluridisciplinaire (avec des " psy ", des éducateurs et des travailleurs sociaux) pour travailler ensemble vers une prise en charge " pluridisciplinaire " est plus que nécessaire (Chartier, 1998).

L'absence de rites de passage

Aujourd'hui, les rites de passage qui ont pour buts de structurer et la société dans laquelle se développe un individu, et l'individu lui-même, sont de moins en moins présents dans nos sociétés dites modernes (Braconnier et Marcelli, 1998 ; Durkheim, 1897 ; Erikson, 1968 ; Gendreau, 1988). Toutefois, nous constatons, comme le soulignent Wallet et al. (2004), que les rites et les valeurs ne sont pas perdus, mais ont changé et se sont modernisés : " *ils sont davantage polysémiques et donc brouillés, mais ils existent toujours* " (Ibid.). Désormais, nous avons affaire chez certains jeunes à des rites de passage, à des comportements, polarisés sur un produit (Gendreau, 1988).

Avec l'évolution des sociétés et avec la "disparition" des rites traditionnels, l'adolescent se trouve désormais confronté au seul rite qui existe aujourd'hui pour passer du mode de l'enfance à l'âge adulte : l'école (Ibid.). Mais ceux qui ne sont pas scolarisés, se créeront d'autres rites, et c'est ici, à notre sens, que les jeunes risquent d'être "coupés" ou "séparés" de la société. En effet, si certains jeunes ne peuvent avoir accès aux rites véhiculés par la société (réussite au bac, permis de conduire, etc.) alors ils sont forcés de s'en créer d'autres, parce que cela est nécessaire à tout individu. Il semble donc que de plus en plus de jeunes se confrontent à des sociétés qui évoluent et qui ne leur donnent pas de "repères" pour leur signifier quand ils passent d'un état (l'enfance) à un autre (l'adulte).

Un autre fait vient également modifier l'évolution entre les uns et les autres : c'est la différence d'âge qui se rétrécit de plus en plus entre ceux qui transmettent (les aînés) et ceux qui reçoivent (les jeunes). Par ailleurs, comme le soulignent plusieurs auteurs (Anatrella, 1988 ; Braconnier et Marcelli, 1998 ; Gendreau, 1988 ; M. Mead, 1971 ; Wallet et al., 2004), la jeunesse ne cesse d'être le modèle identificatoire par excellence. Certains jeunes maîtrisent des savoirs nouveaux inconnus de la majorité des adultes (les technologies nouvelles en particulier), et c'est peut-être cela qui provoque le malaise de leurs aînés (Wallet et al., 2004).

La "disparition" des rituels qui ont pour fonction de structurer le temps, entraîne, chez certains jeunes, des difficultés d'adaptation et d'adhésion à un temps "socialisé" (Chartier, 1998). L'enfance chaotique de certains jeunes peut les amener à avoir recours à des substances illicites. C'est souvent pour fuir le temps socialisé que certains ont recours à la drogue ; les toxiques permettent de "*retrouver le temps originel*" et "*le temps de la fusion primitive avec la mère*" (Ibid.).

Face à cette évolution, les jeunes peinent à accéder à des modèles identificatoires ou des modèles de conduite car le "fossé des générations" tend à disparaître, ainsi que les rites de passage traditionnels. D'ailleurs, le discours de certains jeunes vient le confirmer : "*La jeunesse n'a plus de repères. Il y a un manque de morale et les immigrés sont conditionnés*" (g, 8 ans). A ce propos, les réponses des jeunes aux dernières questions du questionnaire semblent mettre en évidence le fait que certains d'entre eux constatent une perte des valeurs morales. D'autres sont nostalgiques du temps où la discipline était plus "stricte", et d'autres encore pensent

que la société d'aujourd'hui donne trop de libertés aux jeunes sans pour autant les guider dans leurs choix. Par ailleurs, ils sont plusieurs à "demander" que se mettent en place des structures prêtes à les accueillir.

Faire le lien entre la société et les jeunes nous semble nécessaire si nous souhaitons les "intégrer" aux différents dispositifs. D'ailleurs, ils expriment ce besoin de lien et de médiation en "critiquant" l'absence de travail et l'absence de personne à qui parler : *"Ça devient de plus en plus grave, parce qu'ils ne donnent pas assez de travail. Si tout le monde avait un travail, ça serait pas comme ça"* (f, 17 ans), *"Nos parents, comment ils vivaient avant, ça n'a rien à voir avec maintenant. Rien que les jeunes, c'est à cause de l'évolution de la société"* (f, 17 ans). *"L'évolution de la technologie se fait trop rapidement. Il n'y a plus de centres sociaux et plus d'activités. Ils ne proposent plus de voyages, pourtant c'est bien de voyager"* (f, 17 ans), *"Il y a une inégalité face au travail. On vit dans une société de consommation en pleine décadence et qui court à sa perte à cause de la jeunesse"* (g, 18 ans), *"Il faut de plus en plus de travail, il faut qu'ils en donnent. Avant il y avait plus de moralité que maintenant, peut-être parce qu'il y avait plus de travail"* (g, 18 ans).

Nous constatons que la valeur "travail" semble être un repère fondamental dans la vie des jeunes. Sans travail, les jeunes ne savent plus quel avenir les attend. Nous pensons que l'augmentation du chômage et le fait que ces jeunes rencontrent des difficultés scolaires les inquiètent et qu'ils ont l'impression que s'ils sont dans cette situation, c'est à cause de l'évolution de la société et non de leur faute, d'où la nécessité de travailler sur la question du sens, quel sens je veux donner à ma vie, et sur la question de l'identité, qui suis-je dans cette société ? Et comment suis-je reconnu en tant que jeune ?

Conclusion

Il ressort de notre travail, que les jeunes interrogés expliquent la manifestation de comportements violents par différentes explications. C'est pour certains d'entre eux, un réel manque de dialogue, aussi bien de la part des institutions qui s'occupent de jeunes, que des jeunes eux-mêmes. Pour d'autres, cette violence peut se manifester car certains jeunes se sentent "mal perçus" et ils justifient ainsi les valeurs négatives véhiculées par la société, ils s'identifient aux valeurs négatives véhiculées à leur égard.

Il est à noter, également, l'importance du regard de “ l'autre ” et le jugement qui est porté à leur égard, parfois dévalorisant.

Par ailleurs, les jeunes ont à s'adapter constamment à de nouvelles évolutions, psychologiques et technologiques, ce qui entraîne certaines angoisses et certaines inquiétudes. Angoisse et inquiétude qui entraînent chez certains d'entre eux une réelle insécurité quant à leur avenir ; avenir que certains ont du mal à définir. D'autant plus que certains jeunes expriment un réel manque de repères et de valeurs dans la société d'aujourd'hui. Société qu'ils perçoivent comme véhiculant des messages peu clairs et où il est difficile de trouver un sens. Certains jeunes prennent l'exemple des médias et pointent les effets négatifs. Médias qui poussent parfois à la consommation, comme si seul l'avoir avait de la valeur ; ce qui peut conduire à la confusion, pour certains jeunes, entre l'être et l'avoir ; et l'envie et/ou la jalousie. Ces confusions et ce manque de repères et de valeurs amènent les jeunes à rechercher eux mêmes leurs propres repères et leurs propres valeurs.

Les rites et valeurs présents dans la société permettent en général aux individus de trouver un sens et des repères à leur existence. Si les repères et valeurs qui sont censés guider les individus font défaut, ceux-ci chercheront à mettre en place d'autres rites et d'autres valeurs, du moins chercheront-ils à mettre en place des conduites, peut-être des comportements violents, en réponse à ce manque de valeur ; agissements qui ont pour fonction d'interpeller les institutions et les personnes, en vue d'être entendus et contenus.

Bibliographie

Anatrella, T. (1988). **Interminables adolescences**. Paris: Cerf

Backes-Thomas, M. (1969). **Le test des trois personnages**. Paris : Delachaux & Niestlé

Belgacem D., (2007). **A la recherche d'un lien... Lien d'amour, lien de haine**: les jeunes de quartiers dits “sensibles” face à la société, Tome 1 et 2, Thèse de psychologie sociale clinique, Repro. Amiens, UPJV

Braconnier, A., Marcelli, D. (1998). **L'adolescence aux mille visages**. Paris : Odile Jacob

- Chartier, J. P. (1998). **L'adolescent, le psychanalyste et l'institution**. Paris : Dunod
- Chasseguet-Smirgel, J. (1990). **La maladie d'idéalité**. Paris : Émergences, Éditions Universitaires.
- Chauchat, H. (1985). **L'enquête en psycho-sociologie**. Paris : P.U.F.
- Coslin, P.G. (2002). **Psychologie de l'adolescent**. Paris : Armand Colin
- Deligny, F. (1946). Les vagabonds efficaces. In **Les vagabonds efficaces et autres récits** (p. 83-143). Paris : François Maspero (1970)
- Dubar, C. (2000). **La crise des identités: l'interprétation d'une mutation**. Paris : P.U.F., (2001, 2^e ed.)
- Durkheim, E. (1897). **Le suicide**. Paris : Quadrige/P.U.F., 1930, (7^e ed. 1999)
- Erikson, E.H. (1968). **Adolescence et crise**. Paris : Flammarion (1972)
- Gendreau, J. (1988). **L'adolescence et ses "rites" de passage**. Paris : Desclée de Brouwer
- Lagache, D. (1949). **L'unité de la psychologie**. Paris : Quadrige/P.U.F., (3^e ed. 1990)
- Lesourd, S. (1998). Les désarrimés de la loi. In J.J. Rassial (dir.), **Y a-t-il une psychopathologie des banlieues?** (p. 33-41). Toulouse : Erès
- Maffesoli, M. et Bruston, A. (dir.). (1979). **Violence et transgression**. Paris : Anthropos
- Maffesoli, M. (1979). La violence ou le désir du collectif. In M. Maffesoli, A. Brustonn (dir.), **Violence et transgression** (p. 171-196). Paris : Anthropos
- Malewska-Peyre, H., Tap, P. (dir.). (1991a). **La socialisation de l'enfance à l'adolescence**. Paris : P.U.F.
- Malewska-Peyre, H. (1991b). Les troubles de la socialisation chez les jeunes issus de l'immigration. In H. Malewska-Peyre, P. Tap (dir.), **La socialisation de l'enfance à l'adolescence** (p. 109-133). Paris : P.U.F.

- Mead, M. (1971). **Le fossé des générations**. Paris: Denoël/Gonthier
- Merton, R.K. (1965). Structure sociale et anomie. In A. Lévy (dir.), **Psychologie sociale**. Textes fondamentaux (p. 393-421). Paris : Dunod (1996)
- Riard, H. E. (1998). L'insertion de jeunes issus des quartiers dits difficiles au risque des familles et des rues. In J-J. Rassial (dir.), **Y a-t-il une psychopathologie des banlieues?** Toulouse: Erès
- Tap, P. (1991). Socialisation et construction de l'identité personnelle. In H. Malewska-Peyre, P. Tap (dir.), **La socialisation de l'enfance à l'adolescence** (p. 49-75). Paris: P.U.F.
- Ternynck, C. (1990). Du drame de Werther a celui de l'adolescent contemporain: quelques enjeux de la conduite suicidaire. In **L'adolescent d'aujourd'hui: entre son passé et un avenir** (p. 41-59). Presse Universitaire de Lille
- Vinsonneau, G. (1996). **L'identité des jeunes en société inégalitaire, le cas des maghrébins en France, Perspectives cognitives et expérimentales**. Paris: L'Harmattan
- Wallet, J.W. Et al: **Etude sur l'évolution des nouvelles relations Armées – Sociétés (JAPD): 2001 – 2004**, réalisée par le laboratoire CURSEP EA 2089 de l'Université de Picardie Jules Verne d'Amiens pour le C2SD du Ministère de la Défense
- Winnicott, D.W. (1956). La tendance antisociale. In **Déprivation et délinquance** (p. 145-158). Paris: Payot & Rivages (1994)

Enviado em Abril/2011

Aprovado em Junho/2011